

jusqu'à 5 heures et, deux minutes après, le général Bazaine donnera l'assaut. Voilà un joli programme tracé par le général en chef; nos soldats se chargèrent de l'exécution.

A une heure, nous partons. Arrivés à la Noria, nous laissons nos chevaux qu'on ramène au camp et nous allons à pied au dépôt de tranchée où se trouvent le commandant Billard, major de tranchée, c'est-à-dire le grand ordonnateur, et MM. de Gallifet, Davenet et Thulpin, aides-majors de tranchée. Le général les réunit dans un gourbi, leur expose ses projets et leur communique ses ordres; il insiste principalement sur la manière d'introduire les troupes dans les tranchées, de façon à ne pas donner l'éveil à l'ennemi.

Puis, nous nous engageons dans les tranchées pour en faire une reconnaissance complète. Les travailleurs achèvent d'en sortir, et il ne reste que les gardes qui occupent San-Mathias et Santiago; ce dernier point est relié à la quatrième parallèle par une communication assez mauvaise du reste. Il ressort de cette inspection qu'on s'est trop pressé de donner l'assaut, car les travaux d'approche sont encore imparfaits; la quatrième parallèle, en certains points, n'est qu'incomplètement défilée et les boyaux de communications qui la relient à la troisième sont trop étroits et parfois pas défilés du tout, conditions qui rendent la circulation lente, difficile et par endroits dangereuse. En examinant le terrain en avant, nous voyons que les abords de la place présentent l'aspect d'une solitude complète; c'est le *Paseo* absolument nu; et, en face de nous, s'étale une longue ligne de maisons à un étage et terrasses. A gauche, à 60 mètres de l'extrémité de la quatrième parallèle, se montre le saillant que nous allons attaquer; toutes ses embrasures sont masquées par des gabions et, en arrière, s'élève le Pénitencier, énorme bloc de maçonnerie puissant et sévère, et pourtant la face du côté de nos attaques est fortement endommagée par le feu de notre artillerie; des brèches immenses sont pratiquées dans les étages supérieurs; et, si cela ne peut nous servir pour pénétrer, au moins l'ennemi ne peut y

tenir des défenseurs. Au travers de toute cette matière inerte, rien de vivant n'apparaît, rien ne remue, rien ne bruit, c'est un silence de mort.

A 2 heures, les troupes arrivent, entrent par petits détachements, pour ne pas éveiller l'attention, et le général Bazaine les place lui-même.

Dans la quatrième parallèle, celle de laquelle on bondira pour l'attaque, sont établies, à la gauche, deux compagnies du 1^{er} bataillon de chasseurs et une du 2^e zouaves, placées sous les ordres du commandant de Courcy; à la droite, deux compagnies du 2^e zouaves et une de chasseurs commandées par le commandant Moraud. Les hommes sont assis sur les gradins de franchissement, les carabines entre les jambes et aussi serrés que possible. Ce sont les deux premières colonnes d'assaut.

Dans les communications, en arrière, sont placés deux groupes identiques qui constituent les deuxièmes colonnes. Puis, le 3^e zouaves remplit la 3^e parallèle et le 51^e les communications en arrière; ces troupes sont debout ou assises à terre, elles forment les réserves. Un petit détachement de sapeurs du génie, munis d'échelles, de pioches et de haches, commandé par le capitaine Barillon, et un détachement d'artillerie portant des pétards et des outils d'enclouage des canons, sous les ordres du capitaine de Miribel, sont réunis à la gauche de la quatrième parallèle, prêts à s'élancer en tête de la première colonne pour lui frayer le passage des obstacles.

Ces dispositions prises, les commandants des colonnes d'attaque reçoivent les derniers ordres du général Bazaine qui va se placer avec ses officiers à la gauche de la parallèle d'assaut. Enfin, tout reste immobile et un silence absolu s'étend sur toute la scène et l'imposant décor qui l'environne.

Quatre heures sonnent; toutes nos batteries ouvrent un feu général, concentrant leur tir sur le Pénitencier pour en déloger les défenseurs. La nappe de feu est tellement rasante

que les boulets passent à deux pieds au-dessus de nos têtes; mais le tir est si précis et assuré qu'il ne se produit aucun accident; cependant, un sapeur du génie ayant commis l'imprudence d'élever la tête au-dessus du parapet, eut la mâchoire emportée. Ce feu violent devait durer une heure, et nous suivions avec intérêt son effet sur les bâtiments de San-Xavier; la façade du Pénitencier était de plus en plus mise à jour; mais nous constatons avec regret que le parapet en terre ne se désagrègeait pas suffisamment; aucune brèche sérieuse ne se produisait.

Cependant, les minutes de cette heure d'attente solennelle tombent une à une dans le passé, l'émotion grandit et fait battre violemment les cœurs qui vont se lancer dans l'inconnu. Là-bas aussi, de l'autre côté des 60 mètres séparant les éléments du choc qui se prépare, les Mexicains semblent se recueillir; tout est calme autour d'eux, et quelques canons seuls répondent mollement à notre feu acharné; les autres attendent.

Enfin le feu cesse tout à coup et, au milieu d'un silence glacial, on entend clairement tinter avec lenteur cinq coups à une horloge voisine de la ville. Un frémissement indéfinissable parcourt toute la tranchée, les regards s'animent, les hommes assis se retournent avec précaution, passent sans bruit leur baïonnette au bout de leur carabine où ils l'assurent vigoureusement et restent courbés en avant comme la panthère qui va s'élancer. A cet instant suprême, les énergies s'avivent, les ressorts se tendent, les âmes s'élèvent vers un idéal que comprennent seuls ceux qui ont vécu ces minutes émouvantes de la vie qui peut-être va finir!

Ce spectacle d'un instant fut le plus beau qu'il m'ait été donné de contempler, le plus impressionnant que l'homme puisse inspirer; c'était l'héroïsme dans l'immobilité.

A cinq heures et une minute, le général Bazaine monte sur le dernier gradin de franchissement et, se tournant vers ses soldats qui fixent sur son visage impassible des regards étincelants de feu et d'impatience, il commande d'une voix

vibrante : « Premier échelon de zouaves et de chasseurs, en avant, vive l'Empereur ! » Aussitôt, officiers et soldats bondissent au dehors, en hurlant : « Vive l'Empereur ! » et se précipitent vers le saillant du bastion.

Au moment où la première chéchia de zouave paraît sur le talus de la tranchée, toutes les maisons qui bordent le *Paseo* disparaissent dans un nuage de fumée et une grêle de balles pleut de toutes parts; tous les canons d'alentour s'éveillent également, et les boulets, les obus et les volées de mitraille se croisent sur la tête de nos colonnes.

Nous espérions surprendre l'ennemi; mais il était parfaitement prévenu et sur ses gardes.

Dès que les premières colonnes ont disparu dans le fossé du fort et escaladé le parapet, le général lance les deux suivantes et fait avancer les deux bataillons de réserve dans la quatrième parallèle et les communications en arrière.

Les deux premières colonnes lancées n'ont fait qu'un bond jusque dans le fossé, malgré les trous de loup et les aloès établis en avant; de là, elles ont sauté sur le parapet et se sont rué dans l'ouvrage, renversant tout à la baïonnette. Les deux colonnes lancées après, ont suivi le fossé pour chercher la porte du fort, selon l'ordre qu'elles en ont reçu.

Au bout de vingt minutes, on est maître complètement de la forteresse et on travaille à se fortifier pour s'y maintenir.

Les premiers coups ont été durs pour nous, et on compte déjà bon nombre de victimes. Après le départ des premières colonnes, le général Bazaine regardait par dessus le parapet et montrait au général de Laumière, commandant de l'artillerie, les maisons qui bordent le *Paseo*, en lui exprimant le regret qu'on n'ait pas dirigé sur ce point une partie de nos pièces; tout à coup, le général de Laumière chancelle et tombe à la renverse dans les bras des officiers qui entourent les deux généraux; il a reçu une balle au front, comme mon camarade Fourgue à Las Vigas, qui lui aussi était tombé dans mes bras. A côté de là, et presque en même temps,

le colonel Garnier est frappé par un biscaïen qui lui traverse le bras et va se loger dans les reins.

Enfin, l'ennemi fait, sur la gauche, un retour offensif pour tourner le fort et le reprendre avec nos troupes qui l'occupent. Aussitôt, le général Bazaine, attentif à tout ce qui se passe, lance une compagnie du 3^e zouaves qui, longeant le fort, fait promptement rebrousser chemin à cette colonne offensive et se loge dans les parapets du fort pour surveiller ce côté menacé. Bientôt, on vient demander des munitions pour les premières colonnes, mais on a commis la négligence coupable de ne pas avoir établi, dans la quatrième parallèle, des petits dépôts de munitions. On doit en faire incomber la faute au manque de prévoyance du major de tranchée. On est obligé d'aller au moins à la première parallèle, et de perdre un temps précieux pour réparer cette faute. Alors le général lance deux autres compagnies de zouaves pour apporter leur contingent de feu à ceux qui en manquent.

Dès lors, on est à peu près assuré de conserver notre conquête gardée par trois vigoureux bataillons. Mais il commence à faire nuit, et le général n'ayant plus que trois compagnies de zouaves et un bataillon du 51^e pour faire face aux éventualités, envoie chercher le second bataillon du 3^e zouaves à son camp de la Noria d'où il vient directement, sans passer par les méandres des tranchées.

Les communications avec le fort conquis sont lentes et difficiles; alors, dès la nuit close, le général Bazaine donne l'ordre au directeur du génie, le colonel Viallat, d'ouvrir rapidement une tranchée reliant la gauche de la quatrième parallèle avec le saillant d'attaque du fort. On est obligé de faire ce travail en sape double, car on est battu des deux côtés par les forts de Santa-Anita, à gauche, et de Morelos, à droite. Cent travailleurs de bonne volonté saisissent la pelle et la pioche, et on court chercher des gabions. Hélas, il en manque aussi et il faut commencer le travail à découvert, en attendant qu'on en apporte du dépôt de tranchée !

Cette ouverture de communication est faite d'une façon magnifique; le général Bazaine, debout en plein champ, au dehors de la tranchée, avec le colonel du génie, surveille le travail et encourage les hommes par son exemple et ses paroles rassurantes. Beaucoup d'hommes tombent la pioche à la main, mais ils sont aussitôt remplacés.

Pour ceux qui, comme moi dans la circonstance, instruments sans initiative et passifs, n'ont qu'à rester à côté du chef, attendant, impassibles, qu'il lui plaise de donner des ordres, le spectacle n'a pour eux que du pittoresque et ils peuvent l'admirer dans toute sa splendeur et son effrayante magie. Je dois avouer que dans un pareil cataclysme l'émotion naturelle et l'admiration se partagent seules mes impressions. Nous étions battus de tous côtés par 50 bouches à feu qui semaient à l'envi boulets et obus. Devant nous, des milliers d'hommes embusqués dans les maisons nous couvrent de balles à travers une infinité de créneaux disposés en trois étages jusqu'aux terrasses. Toutes les rues qui aboutissent sur le *Paseo* sont barricadées et garnies de pièces de campagne qui nous couvrent de mitraille. Ces volées passent en nappes sur les tranchées et fauchent les champs d'alentour. C'était une splendide horreur, et à chaque instant, je pouvais recevoir mon général tombant lui aussi dans mes bras. Tout en rêvant sur les aléas de cette situation insolite, je me disais parfois qu'à cette heure où on dîne je serais assurément mieux sur un boulevard de Paris.

Vers 8 heures, la communication commence à s'approfondir; les hommes sont en partie couverts; on pourrait, à la rigueur et promptement, faire passer des troupes dans le Pénitencier. Le général Bazaine fait alors prévenir le général en chef que nous sommes décidément maîtres de la forteresse. La fusillade s'est légèrement calmée, mais le feu d'artillerie redouble, si c'est possible.

Dès lors, tranquille à l'égard de son œuvre, le général consent à venir goûter au dîner qu'on vient de nous appor-

ter. Triste dîner ! Nos hommes, rencontrés dans les tranchées par certains boulets malencontreux, se sont bousculés les uns les autres, ont perdu la moitié de nos provisions, et la plus importante encore, la boisson. Pour comble d'infortune, il fallut qu'un incident, qui pouvait être tragique, vint troubler notre modeste et frugal repas. Nous étions attablés... sur nos genoux, au fond de la parallèle; le général avait un pliant, les autres avaient le sol pour siège et moi j'étais assis sur le premier gradin de franchissement, tournant le dos à la place; je tenais à la main mon verre de café, lorsqu'un fracas effroyable se produit au-dessus de ma tête, tout s'ébranle autour de nous et une avalanche de terre et de poussière nous couvre tous et remplit mon malheureux verre de café. C'était une bombe qui avait chuté sur le parapet de la tranchée et avait produit tout ce désordre, dont je devais en somme me réjouir, car tout est relatif dans ce monde; si, en effet, la dame bombe avait allongé de un ou deux mètres sa trajectoire, j'étais aplati. Le général trouva l'aventure plaisante, et moi aussi. Rien ne nous sollicitant plus à rester à table, nous allumâmes un cigare et nous suivîmes le général qui allait rendre visite à sa jeune conquête. Singulière visite du reste !

La communication est encore très incomplète et on y est absolument à découvert; mais nous passons sans incident et nous entrons dans le fort. Le général, suivi par des officiers d'artillerie et du génie, commence sa reconnaissance par l'ouvrage en terre, il parcourt tout le front d'attaque puis le front de droite, faisant à chaque pas des observations ou donnant des ordres aux officiers compétents. Cette promenade sous la pâle lumière de la lune et à la clarté des explosions est la chose la plus fantastique qu'on puisse rêver. On se croirait aux Enfers, au milieu d'un chaos éclairé par des feux sataniques. Le fort est bouleversé comme par un tremblement de terre; c'est une destruction générale et on ne sait où mettre le pied dans ce dédale d'excavations, petits cratères creusés par les bombes et des blocs de ma-

çonnerie tombés des murailles du Pénitencier. Au milieu de toutes ces ruines inertes, ce qui est plus hideux encore c'est qu'on foule des ruines palpitantes; on marche, on trébuche sur des cadavres écrasés, brûlés ou sur des blessés gémissants. De distance en distance, nos zouaves, noirs de poudre, accroupis par petits groupes le long des parapets, derrière des amas de décombres, guettant l'ennemi et se couvrant contre la pluie de fer qui tombe autour d'eux, ont l'air de vrais démons. Pour nous distraire de l'affreux spectacle que nous foulons aux pieds, le passage incessant des obus en feu nous sollicite souvent à lever les yeux vers le ciel. C'est vraiment magique que le pétilllement, le sifflement de ces petits météores qui sillonnent l'obscurité de leurs traits de feu et tout à coup éclatent avec un fracas sinistre, ou bien vont se heurter contre la muraille voisine pour revenir tomber à nos pieds embarrassés.

Quelquefois des projectiles plus brutaux encore viennent troubler notre fantastique promenade : ce sont des pans de murs qui s'abattent près de nous et nous couvrent de poussière, de plâtras, voire même de moëllons; ou bien un clocher du couvent qui détache un fragment de sa coupole.

Tout ce déchaînement diabolique n'inspire naturellement qu'une confiance très limitée dans notre sécurité, et c'est dans ces circonstances tragiques que se révèlent les vertus guerrières que doit posséder un soldat, lorsque celui-ci est le chef qui porte le bâton du commandement supérieur. Dans les conditions où le mouvement n'exalte plus le moral, où l'immobilité obligatoire le déprime au contraire, les manifestations entraînant, le sabre menaçant, le verbe haut du chef que sollicite le mépris du danger, ne sont pas opportunes; elles sont inutiles et sans effet. Il faut alors, ce qui est précieux et plus rare, la bravoure calme, froide mais communicative qui modère les impatients, les ardents, rassure les timides. C'était, chez le général Bazaine, une qualité métaphysique développée d'une façon remarquable. Nous n'étions cependant pas des pusillanimes, nous autres

qui l'entourions; car la seule crainte que nous éprouvions était celle des dangers auxquels il s'exposait et qui pouvaient à chaque instant nous enlever le chef en qui reposait toute la confiance de l'armée. Et pourtant c'était avec admiration que nous le voyions si calme, si posé, le cigare aux lèvres, donnant partout ses ordres avec la quiétude la plus parfaite, faisant lever le plan de l'ouvrage qu'il a conquis et qu'il défend maintenant, mettant une coquetterie chevaleresque à s'arrêter sur les points où on lui signale le danger comme constant et inévitable. En agissant ainsi, il ne cherche pas, par une inutile forfanterie à braver la mort, car au fond et comme tout le monde, il tient à la vie; mais il a un but plus élevé; il veut par son calme et sa sérénité inspirer la confiance à ses soldats qui vont passer la nuit dans cet enfer et leur montrer qu'il n'est pas dangereux de dédaigner le danger.

Quant à nous qui suivions cet homme captivant et charmeur, nous avons l'apparence d'un groupe de flâneurs désœuvrés. Il est vrai que nous assistions à la plus épouvantable féerie dramatique qu'on puisse imaginer en cauchemar.

Et pourtant nous n'étions pas au bout des horreurs sinistres! Car, en pénétrant dans l'intérieur du couvent de San-Xavier, un spectacle épouvantable nous arrache des exclamations de stupeur. La cour est couverte de gens affreusement mutilés, hachés, et, sous la voûte qui s'ouvre du côté de la ville, une grande porte vomit des nuages de fumée rouge et des tourbillons de flammes. C'est un magasin de munitions auquel les Mexicains ont mis le feu en quittant le fort. De minute en minute, une caisse de cartouches s'enflamme et des bouffées de soufre et de salpêtre en feu se précipitent au dehors; un roulement continue gronde dans cette fournaise et la monotonie de ce bruit lugubre n'est troublée que par les détonations des bombes qui éclatent. Mais, il y a plus horrible encore. Dans ce foyer ardent, dans ce cratère en éruption, il y a des Mexicains enfermés

par leurs chefs qui se tordent dans les souffrances d'une effroyable agonie; ce sont des prisonniers qu'on a oublié de délivrer. Et nous sommes impuissants à soulager toutes ces douleurs. Nous n'avons pas d'eau pour tenter d'éteindre l'incendie et nous sommes condamnés à rester spectateurs impassibles de ces scènes affreuses. Le général voyant qu'on ne peut rien faire, s'éloigne de ce lugubre spectacle et pénètre dans la partie du fort qui fait face à la ville. C'est un redan où se trouve la porte par où s'est retiré l'ennemi. Là, sont établis les zouaves et les chasseurs des premières colonnes d'assaut. Ils ont barricadé la porte, ont mis en batterie un obusier de montagne laissé par les Mexicains et garnissent le parapet du côté de la ville. On commence à établir, à l'intérieur de cet ouvrage, une communication, car tout le terre-plein est battu de tous côtés et les projectiles qui frappent contre le couvent retombent dans le redan; aussi le sol est couvert de morts et de blessés, et la fusillade incessante en augmente le nombre. Le général prescrit des mesures à prendre, des travaux à exécuter, et continue son exploration par la face gauche du fort. Il s'arrête dans une grande salle transformée en ambulance légère où on donne les premiers soins à bon nombre de blessés tant mexicains que français. Il y a encore de ces malheureux épars de tous côtés; mais ce ne sera guère qu'au jour qu'on pourra les secourir.

Enfin, après une heure et demie de circulation au milieu de toutes ces horreurs, de toute cette destruction, de toute cette mort, nous rentrons intacts dans la tranchée. Il était vraiment merveilleux que sur une douzaine d'officiers qui suivaient le général Bazaine, pas un n'ait été blessé, quand, à chaque instant, ils pouvaient, tous à la fois, être plus ou moins détériorés.

Il est minuit, le colonel Hennique vient remplacer le colonel Garnier, grièvement blessé. Le général l'envoie prendre le commandement du fort. Puis, il s'assied dans la tranchée pour prendre quelque repos. Quant à moi, je me couche

adossé contre le talus intérieur de la tranchée. Bien que le feu de l'ennemi continuât à faire un vacarme infernal, rien ne put m'empêcher de m'endormir; mais il me fit faire des rêves diaboliques où je me voyais poursuivi par des crochets de fer rouge, pendant que des obus étincelants et des boulets noirs roulaient dans mes jambes. Car il faut remarquer ce phénomène étrange, que lorsqu'un homme a eu des émotions, éveillé, il y rêve en dormant, mais avec incohérence. Les physiologistes prétendent que c'est l'intelligence qui continue son œuvre sans le régulateur de la pensée ou de la raison. Ça doit être vrai, car il paraît que les imbéciles rêvent fort peu; d'où je conclus que certains animaux à qui on refuse l'intelligence, en ont cependant puisqu'ils rêvent.

Vers 3 heures du matin, mon camarade Willette vient m'éveiller pour le remplacer auprès du général, afin de se reposer à son tour. Le pauvre diable, pendant que je dormais, avait veillé auprès du général et l'avait même accompagné dans une deuxième visite qu'il avait faite au Pénitencier. Je quittai sans regret une couche peu confortable et un sommeil empoisonné par les visions et laissai Willette ronfler à son tour. Du reste, on pouvait le faire en paix, car on avait beaucoup travaillé, et San-Xavier n'avait plus à redouter un retour offensif. La communication pour y pénétrer était achevée, beaucoup trop même, car elle est trop large et à peine défilée, et l'artillerie de la place tire toujours avec énergie.

Enfin, le jour luit et vient égayer tous les cœurs après une nuit aussi terriblement agitée. Le général fait demander au commandement en chef de faire canonner les maisons en bordure sur le *Paseo* pour en déloger l'ennemi qui continue à nous faire beaucoup de mal. A 6 heures, en effet, l'artillerie ouvre le feu qui démolit bon nombre de ces baraques et rend, en partie, les autres intenable.

Vers 8 heures, arrive *enfin* ! un officier de l'état-major général, le capitaine Loysel, qui vient demander ce que

désire le général. La belle question ! Ce qu'il veut est bien simple; il n'y a plus rien à faire ici; on lui a commandé de prendre le Pénitencier, il l'a pris et il désire rentrer à son quartier général.

Du reste, la place voyant qu'il faut faire son deuil de San-Xavier finit par se laisser de tirer et, après nous avoir envoyé plus de 6.000 boulets depuis la veille, elle suspend son feu.

Le général renvoie alors et successivement ses bataillons, n'en conservant qu'un seul pour le garder. Nos blessés ont été, en grande partie, enlevés pendant la nuit; mais il nous reste encore à subir une pénible épreuve : c'est le défilé des Mexicains brûlés. Ces malheureux sont hideux, repoussants; tout leur corps, leur visage sont grillés; ils n'ont, la plupart, plus de vêtements et ils traînent après eux leur peau et leurs chairs pendantes. Cet horrible tableau soulève le cœur et c'est avec grand'peine qu'on peut leur adresser quelques paroles de pitié. Le général prescrit de porter ces débris informes à son ambulance d'Amatlan.

En somme, nos trophées sont : la forteresse, 250 prisonniers, dont 2 colonels et 8 officiers, 4 canons, des poudres, des munitions, etc.... Ce brillant succès a été acheté par 4 officiers et 50 hommes tués, 11 officiers et 160 hommes blessés. Quant à moi, j'en ai été quitte, dès le début, pour la rencontre bénigne d'un biscaien, à bout de vitesse initiale, avec la saignée de mon bras qui se plia sous le coup pour frapper violemment mon nez avec mon poignet; ce qui me fit dire que je n'avais été blessé que dans mon amour-propre; aussi la contusion au coude ne compta pas.

Avant de se retirer, le général donna des ordres formels pour qu'on recherchât avec le plus grand soin tous les engins, toutes les ruses que les Mexicains avaient pu laisser derrière eux et surtout les fils électriques. Ces précautions étaient indispensables, car un instant avant, plusieurs zouaves avaient été tués par une bombe qui avait éclaté entre eux. Ce projectile était enterré et il ne sortait qu'un

bout de ficelle fixé à une étoupille placée dans l'œil de la bombe; cette ficelle reliait un couple de bombes; en marchant un homme l'accrocha et fit éclater un des projectiles. Aimable invention!

On vient annoncer qu'on va reprendre le service ordinaire de tranchée, le colonel Labrousse du 1^{er} zouaves, prend le service. Alors le général se rend au dépôt de tranchée. Nous y trouvons nos chevaux et nous montons au Cerro San-Juan.

Le général Bazaine rend compte de sa mission si brillamment accomplie et reçoit du général en chef des félicitations bien méritées. Puis, nous revenons au galop à Amatlan. Il n'était que temps d'arriver pour déjeuner. Le dîner de la veille n'ayant été qu'un vain songe, nous mourions de faim.

CHAPITRE XIV

ATTAQUES DE QUADRES

31 mars, conseil de guerre. — L'intérieur de Puebla. — Alertes de Comonfort. — Echec contre San-Augustin. — Le 6 avril, encore un échec de quadres. — Funérailles du général de Laumière. — Echec du quadre de San-Marco; affaire Galland. — Projet d'attaque du fort Carmen. — Marché d'Amatlan. — Projet d'attaque du fort Totimehucan. — Arrivée de M. Dubois de Saligny. — Nouveau plan d'opérations, on reprend la guerre de quadres. — Question des poudres et des projectiles. — Occupation de San-Balthazar. — Sortie contre San-Balthazar le 15 avril. — Combat d'Atlisco. — 18 avril, attaque et prise des quadres 29 et 31. — Incendies tactiques dans Puebla. — Double sortie sur San-Balthazar et Molino de Guadalupe. — Tactique de resserrement de la place du général Bazaine. — Préparatifs pour l'attaque de Santa-Ynès. — Panique mexicaine. — Faute grave commise. — Echec contre Santa-Ynès, le 25. — Conseil de guerre.

Après la nuit d'agitation que nous venions de subir, nous avions quelques droits à un repos au moins relatif; mais il n'en fut rien. Sitôt après le déjeuner, on reçoit l'ordre de partir sur le champ avec toutes les troupes disponibles pour aller prendre position à Las Animas, sur la route de Cholula. Le général fait prendre les armes à tout ce qu'on peut distraire de nos lignes, envoie chercher toute la cavalerie et nous partons en avant. C'est Comonfort qui apparaît avec toute son armée dans la plaine de Cholula et semble vouloir nous attaquer.

Le général Bazaine arrive au galop au delà du point indiqué, il monte sur le plateau voisin et attend les événements. Nous voyons effectivement, à une lieue environ, l'armée d'observation qui manœuvre avec belle contenance et en très